

mons un peu, j'aurai demain les idées plus fraîches.—Il était tard effectivement, et M. Gestral avait au plus deux ou trois heures à dormir; mais en se déshabillant il revenait sur ses hypothèses, et, comme il mettait sa tête sur l'oreiller, il se frappa le front en disant :

—Bah! je suis peut-être sur la bonne piste.

Dès qu'il fit jour, il se hâta d'aller chez son chef direct, à qui il avait à rendre compte des derniers incidents de la veille et de quelques-unes des suppositions qu'il avait faites. Son supérieur l'entendit avec intérêt, car il avait une grande confiance en lui. Aussi quand le commissaire lui demanda un congé de plusieurs jours pour s'occuper plus activement et uniquement de cette affaire, s'empressa-t-il de le lui accorder.

M. Gestral dut simplement prévenir un de ses collègues pour qu'il assistât à la levée des scellés de la chambre d'Albertine et à l'enterrement de la malheureuse femme.

Le commissaire se rendit chez son collègue, le mit au courant de la situation et le pria d'inspecter de nouveau avec soin les lieux, afin qu'aucun indice, s'il s'en rencontrait, ne fût perdu; puis il rentra chez lui, se grima légèrement, enfonça son chapeau sur les yeux, releva le collet de son paletot et s'achemina vers l'hôtel d'Isidore.

Tout en marchant, il réfléchissait, mais en se livrant cette fois à un ordre d'idées tout à fait pratique. Il y a chez tout criminel, à l'endroit du crime qu'il vient de commettre, une curiosité inquiète et fort naturelle. S'il vit dans un petit centre et au milieu de gens qui le connaissent ainsi que la victime, le plus souvent cette curiosité le perd.

D'ailleurs, qu'il aille ou non aux nouvelles, il a besoin d'une excessive habileté pour ne pas trop se taire ou ne pas trop interroger. Il doit n'être ni empressé ni indifférent. Parfois le désir de dérouter les soupçons lui inspire des remarques compromettantes. Il met le doigt sur certains détails qui avaient échappé à tout le monde; il est trop bien informé ou ne l'est pas assez. Il y a toujours quelqu'un à s'en apercevoir, et le coupable est alors à la merci d'une insinuation malveillante ou du moindre trouble de physionomie.

Dans une grande ville, à Paris surtout, il n'en est point ainsi. L'assassin peut n'avoir point vécu près de sa victime. La plupart des gens qu'ils voient ignorent qu'il l'aït connue. Il peut ne point parler d'elle sans que son silence paraisse étrange. Les précautions, à prendre sont pour lui bien moindres. S'il était prudent, il n'aurait qu'à suivre, sans en dévier, sa ligne de conduite habituelle. Un sertiment extraordinaire le pousse néanmoins, à se rapprocher du théâtre du crime. Il est persuadé que le soin de sa sécurité l'y engage.

Si les soupçons, en se portant tout d'abord sur lui, ne l'ont pas obligé à se cacher, il veut voir clouer la bière, effacer le sang,

être bien sûr que tout est fini. Alors seulement il respire et croit à l'impunité.

C'est sur cette curiosité du coupable que comptait M. Gestral. Aussi était-ce à dessein qu'il avait annoncé dès la veille l'heure de l'enterrement pour le lendemain, afin qu'un rassemblement se formât devant l'hôtel d'Isidore. Il n'avait point voulu reparaître en sa qualité de commissaire dans la maison et s'était déguisé pour se mêler à la foule sans être reconnu. Il se proposait d'écouter les assistants, de les observer, et espérait qu'une circonstance imprévue, un hasard favorable, ou mieux encore une sagacité chez lui tout intuitive lui désignerait parmi eux le meurtrier.

Quand il arriva, la foule était assez considérable, et les propos s'y échangeaient avec vivacité. Il y avait aux fenêtres ou dans la rue les habitants de l'hôtel, les voisins et bon nombre de passants.

—C'est un amant qui a tué sa maîtresse parce qu'elle le trompait avec un autre, disait-on.

—Mais cet autre était le mari; on n'est pas jaloux d'un mari.

—Ah! il y a des gens si drôles!

—On tue le mari alors, ripostait un étudiant.

—C'est peut-être bien le mari lui-même qui a tué sa femme.

Lui, par exemple! s'écriait indignée la maîtresse de l'hôtel, un jeune homme si doux, si rangé, que j'ai logé six ans et qui adorait sa femme à ce point qu'il est presque fou maintenant! Non, non, continuait-elle, c'est quelque vieux qu'elle n'aura pas voulu épouser et qui se sera vengé sur elle.

—Et il n'aura pas touché au mari pour faire croire que le mari est l'assassin.

—Cela, c'est très fort!

M. Gestral ne perdait pas un mot. Ces propos s'accordaient avec ses diverses hypothèses, et le bon sens de la foule concluait comme lui; mais le meurtrier était-il là? M. Gestral, allant d'un groupe à l'autre, ne découvrait aucun visage qui attirât particulièrement son attention. Le coupable avait donc l'habileté et la prudence de ne point se montrer dans ces premiers instants où le bruit et l'émotion se font autour de son crime, où il se trouve d'une façon dangereuse pour lui en dehors du courant électrique d'étonnement pour le forfait et de pitié envers la victime dont la foule est saisie.

C'était évidemment, comme on l'avait dit, un homme très fort, et M. Gestral commençait à se flatter d'avoir rencontré un adversaire digne de lui. Il attendit que le convoi fût sorti de l'hôtel et eût tourné l'angle de la rue, puis, jugeant dès lors inutile de s'attarder plus longtemps, il se dirigea vers le chemin de fer. Il voulait aller le plus vite possible aux renseignements dans la petite ville qu'habitait Isidore.

Sa première visite fut pour le notaire qui avait vendu sa charge au jeune homme; mais le vieux praticien n'était pas chez lui. Il